

Christophe

« On lit ce qu'on est »

Surréaliste, traversant les époques tout en laissant son empreinte dans l'art, Christophe ne connaît pas seulement les mots bleus : ce dandy « beau bizarre » est un amoureux de la littérature. Chez lui, entouré d'œuvres inédites, originales, il se raconte.

Propos recueillis par Laure Rebois

■ **La peinture, le cinéma, la musique, la photographie, les objets d'art (prochainement désigner pour la marque Dupont) et la littérature sont vos moteurs. Mais quelle est la genèse de votre amour des livres ?**

Les mémoires d'un âne et *Les malheurs de Sophie* : la comtesse de Ségur. Voilà d'où tout a commencé. C'était innocent et romantique. J'avais environ 12 ans. Puis j'ai lu *Jean qui rit Jean qui pleure*, entre autres. Après le service militaire, j'ai été happé par Hervé Bazin et *Vipère au poing* ; peut-être parce que c'était pour moi un retour en arrière, et que j'ai sans doute fait un transfert sur le divorce de mes parents. Quand je lisais ce roman, il y avait des couleurs, des parfums. Ensuite, j'ai connu l'œuvre d'Edgar Poe, qui me passionnait et me passionne toujours. J'ai parcouru quelques bandes dessinées, sans être un fan. J'aime le dessin... même si, personnellement, je préférerais le collage. J'ai découvert *Les Pieds nickelés*, créés par Louis Forton, et j'ai aimé ces trois bonshommes atypiques.

■ **Aimer ce que nous sommes, votre dernier album, reflète bien votre univers esthétique, complexe et littéraire. Lisez-vous pendant vos périodes d'écriture ?**

Non. Je ne lis pas pendant mes périodes d'écriture, parce que j'écris tous les jours. La vie avant l'écriture, c'est le déclencheur de l'inconnu. J'ai créé les chansons *Aline* et *Les marionnettes* avec ma guitare, simplement. Mais maintenant, j'ai besoin de vécu, de chercher au fond de moi pour trouver les bons mots à mes maux. C'est en quelque sorte une création permanente. Mais ce sont dans les périodes où je suis moins bien avec moi-même, où la vie me quitte un peu, que je crée réellement. J'ai la matière, je mets en forme la robe, et je fais en quelque sorte de la couture. Là, je ne lis pas, pour ne pas m'imprégner d'autre chose. Lorsque je suis dans la finition d'un texte et que je vois le film, ensuite le dialogue... alors, les mots arrivent. J'écris tous les jours et, ensuite, le moment présent vient se rajouter.

Aussi, pour moi, l'écriture est dans la résonance – même celle d'une photo, d'un ouvrage ou toute autre chose –, puis les mots me viennent comme ça. Un point très important :



© Photo Lucie Bevilacqua

j'ai besoin de changement et de mouvement dans ma vie pour écrire. J'ai besoin de nouveauté renouvelée.

■ **Un livre a-t-il déjà inspiré une de vos chansons ?**

Un livre a déjà, peut-être, inspiré une de mes chansons. Mais je dirais qu'il m'a plutôt inspiré des mots, une façon de penser, des thématiques. Ça, c'est à John Fante que je le dois. Il fut un grand romancier, essayiste et scénariste américain.

■ **Lecteur d'Antonin Artaud, vous le reprenez dans la chanson *Interview de...* : « L'obscurité est la lumière des fous. » Pourquoi lui ?**

Je suis surréaliste, comme lui. Donc oui, j'aime Artaud. Je l'admire. Poète, romancier, acteur, dessinateur et théoricien du théâtre français : c'est un génie. Il est tout de même l'inventeur du concept du « Théâtre de la cruauté » dans *Le théâtre et son double*. Avec Artaud, je m'arrêtais pour réfléchir, parfois, mais j'étais toujours embarqué. Il envoie des émotions, il est radical, il écrit « vrai ». J'ai également retrouvé cela chez Fante.

■ **Dans un couplet de *Stand 14*, vous reprenez le titre d'un roman de John Fante : *Demande à la poussière*. Ce n'est pas un hasard...**

Non, ce n'est pas un hasard ! John Fante est mon idole. Lorsque je n'ai plus rien à lire, c'est vers lui que je me tourne. Je le lis et le relis encore. Son fils a écrit, lui aussi. J'ai un de ses livres, mais je verrai plus tard. J'ai peur d'être déçu, de trop en attendre de lui. Je ne veux rien mélanger pour l'instant. Le dernier livre de John Fante que

Christophe « On lit ce qu'on est »

J'ai lu est sa correspondance avec Mencken. C'est fabuleux. Il faut le découvrir, vraiment.

J'aime beaucoup les correspondances en général, car c'est par là que je découvre si un auteur peut m'intéresser ou pas. Ce sont souvent des échanges avec des journalistes, ou d'autres écrivains. C'est tellement intéressant !

John Fante, hormis son excellent *Demande à la poussière*, a écrit *La route de Los Angeles*, *Mon chien stupide*, et bien d'autres. Je l'ai découvert vers 1985.

■ Durant quelques concerts, vous avez récité un poème d'Edgard Poe.

Edgar Poe revient toujours parmi mes préférences, parce qu'il me parle. Je l'achète aujourd'hui parce que je l'ai beaucoup lu étant jeune. Il est selon moi la figure principale du romantisme américain. Il est tout, il est complet.

■ Vous êtes un créateur, les mots sont votre matière, de même que le son. Florian Zeller a collaboré à l'écriture des textes de deux de vos chansons. Cet enracinement dans le monde littéraire est-il important ?

Pour l'anecdote, je me suis fait lire *Plume* de Florian Zeller, en deux soirées, par une jeune étudiante. J'ai bien aimé. Je suis hypermétrope, et ce handicap m'a beaucoup enlevé du plaisir de la lecture. Néanmoins, se « faire lire » n'a rien de désagréable. Cette étudiante savait bien interpréter le texte. C'était une expérience.

Avec Florian Zeller, c'est particulier. Nous sommes humainement liés. Il est mon ami et nous nous vouons une passion réciproque. Ceci mis à part, j'espère que les lecteurs perçoivent son talent. Parce qu'il en a ! Florian m'apporte aussi par sa jeunesse. Notre relation est fusionnelle, comme celle que j'ai avec Daniel Filipacchi.

En ce qui concerne *Parle-lui de moi*, j'avais le refrain depuis pas mal de temps, mais avant de l'enregistrer, je n'arrivais

pas à écrire deux couplets. Je m'en souviendrai toujours : c'était le soir, le disque devait être terminé le lendemain, je devais être au studio à 2 heures maximum, et je regardais le film *Basquiat* – artiste sur lequel j'ai lu des ouvrages. Il me manquait deux titres. J'ai appelé Florian vers 23 h 30. J'ai relu un texte qu'il m'avait écrit, j'ai remanié les mots, et je lui ai dit qu'on pourrait s'en servir. Il est venu me voir, et nous avons écrit les deux couplets, ainsi que *Tonight tonight*. En une heure, tout était fini. Il est mon miracle.

■ Que pensez-vous du livre audio ?

C'est merveilleux. Et pas seulement pour les malvoyants ! Cela apporte une autre interprétation du livre, un nouvel angle, différent de celui que l'on pourrait transposer par notre propre histoire, notre vécu. J'en ai acheté un sur Nietzsche.

■ Votre autobiographie sortira chez Flammarion en 2012, vous avez participé en 2005 à *Résonances de l'inconnu*, un livre d'entretiens avec Jean Cléder, vous êtes l'auteur de la majorité de vos textes... L'écriture d'un roman ne s'est-elle jamais imposée à vous ?

J'y ai déjà pensé, mais je n'en ai jamais pris le temps. Je pourrais, peut-être, parce que j'ai tellement d'écrits ! Il suffirait que j'ouvre mes tiroirs. Mais j'ai bien trop de respect pour les grands auteurs. Il faut être bon et habité, être passé par des choses... Enfin, je pense...

En ce qui concerne l'ouvrage à sortir en 2012, il me racontera. C'est le bon mot. Je veux me raconter, raconter ma vie. Cela fait plus de vingt ans que des éditeurs me réclament. Vous pourrez lire l'histoire de Daniel Bevilacqua, et non pas uniquement celle de Christophe.

■ Oiseau de nuit, aux heures où vous vivez, vos mots se posent. Dans quelle atmosphère devez-vous être pour écrire ? Lisez-vous également la nuit ?

Oui, la nuit. Mais maintenant, c'est plutôt au lever. J'aime me faire réveiller par des mots, par de belles phrases. Pour écrire, c'est la nuit, bien sûr. Principalement dans la pièce où nous réalisons cet entretien. Sinon, je peux écrire n'importe où. L'envie vient, puis j'écris. Cela vient à moi, prend une grande place... et je suis attiré comme un aimant pour délivrer des mots. Cela s'impose à moi. Comme je n'ai pas de mémoire, je dois tout écrire, tout de suite, sur l'instant.

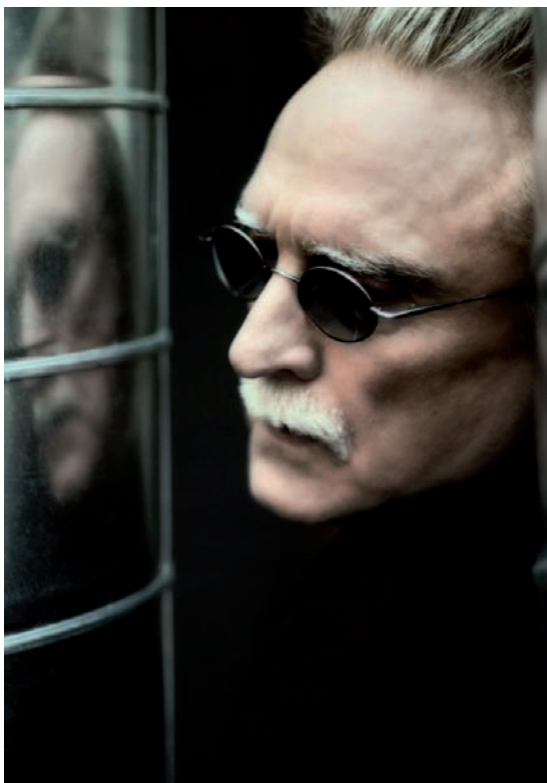
■ Vous pouvez passer de Rimbaud à Sade, Apollinaire, Cyrulnik... mais vous ne pouvez vous passer de la littérature. Quel est votre parcours à travers elle ?

Je suis allé à l'école jusqu'au brevet. Une heure seulement, le matin, car je savais que j'échouerais, et je savais déjà ce que je voulais faire dans la vie. Alors, ma culture est instinctive et émotionnelle ; elle là où les autres ne vont pas. Je suis un autodidacte.

Pour tout vous dire, Baudelaire m'a un peu ennuyé et, de fait, je me suis plongé dans Rimbaud. J'ai surtout aimé ses correspondances, bien sûr, et les livres le racontant. Il n'y avait pas que ses écrits, l'homme aussi m'intéressait. Il en va de même pour Apollinaire, dont j'ai beaucoup aimé *Les onze mille verges*.

Cyrulnik, c'est différent. J'aime la psychanalyse et son regard à travers la résilience ; ce concept – si j'ose dire – m'a attiré. Et puis j'ai survolé Freud et, dans un tout autre style, Nietzsche.

Je peux aussi lire Richard Ford, écrivain américain qui a reçu le Pulitzer et le PEN/Faulkner Award en 1996. Son



© Photo Lucie Bevilacqua



© Photo Lucie Bevilacqua

recueil de nouvelles *Rock Springs* m'a particulièrement plu. Mon parcours est forcément passé par le grand Céline, que j'aime malgré son propre parcours. Son style et son écriture sont puissants. J'ai lu tous ses classiques. Ce qu'il a fait peut gêner... mais je laisse une « part » aux gens, quand ils ont un don. Selon moi, c'est un génie, dans la même lignée qu'Artaud.

J'aime surtout les surréalistes... et Breton ! Forcément ! La littérature érotique est aussi très présente dans ma vie. Déjà par Sade, bien sûr. J'aime aussi l'univers de Pierre Molinier. Je me suis donc intéressé à l'homme, à ses écrits, comme *Les orphéons magiques*, et aux livres le racontant. Mais il faut bien chercher... et trouver les bons livres ! Il y a un livre de Jean Streff que j'offrais souvent : le *Traité du fétichisme à l'usage des jeunes générations*. Très intéressant. Je le conseille. Il y a aussi l'approche sur les perversions... mais ça, c'est autre chose, et il faut bien choisir ces lectures-là.

J'ai racheté de la poésie de Rimbaud ; je le relis. Comme Paul Valéry, que je me suis régala à relire au petit déjeuner, un moment où je peux échanger et recevoir les mots.

Je pense avoir un parcours à travers la littéraire très atypique. J'ai une façon particulière d'aimer les livres – qui sont des objets qui me fascinent. Pour moi, la lecture est comme l'écriture : je dois ressortir un « truc » en moi. J'aimerais être davantage influencé, afin que cela provoque quelque chose, que cela me touche. Il faut m'atteindre pour faire ressortir quelque chose. Et puis nous avons tous notre façon d'interpréter les mots, une nuance personnelle. La nuance, c'est ce qui est difficile dans l'écriture. J'ai beaucoup d'admiration pour les auteurs, les peintures ; je suis fier de ces grands que je ne connais pas.

Mais certains « passeurs » n'ont pas créé la rencontre. J'avoue attendre toujours le livre qui marquera vraiment ma vie. J'attends peut-être un « nouveau » romantisme littéraire... J'aime être surpris. Les écrivains sont, pour moi, même si je suis un auteur, des inventeurs. Mais peut-être ce mot ne leur plaira-t-il pas.

■ Il semble crucial, pour vous, de rechercher l'histoire des auteurs.

J'ai besoin de connaître le personnage qui se cache derrière ce que j'ai lu et qui m'a touché, ou de cerner le peintre dont un tableau m'a bouleversé. Aussi, je regarde beaucoup d'émissions littéraires et culturelles comme « Des mots de minuit ». J'adorais, par exemple, écouter Marguerite Duras.

J'ai besoin de me documenter, d'aller plus loin. J'ai une belle quantité de livres sur l'art, des ouvrages spécialisés, de nombreuses biographies... Par exemple, j'ai envie de savoir qui est Clovis Trouille, d'apprendre à le connaître,

depuis que j'ai découvert ses toiles... partant du principe que s'il me touche, c'est qu'il y a une raison. Et effectivement, je partage beaucoup de choses de sa vie.

Je dois aimer l'homme pour aimer ses écrits, ou l'inverse. Un livre va me plaire et, alors, je vais chercher des biographies concernant l'écrivain. C'est vrai pour toutes les formes d'art.

■ Le prophète de Khalil Gibran est un de vos livres favoris. Que vous a-t-il apporté ?

C'est un coup de cœur. Je ne sais pas qui est Khalil Gibran. Ses mots seuls m'ont suffi. Il est une de mes exceptions.

■ Vous achetez des œuvres telles que celles de Man Ray ou Oscar Wilde. Quelle est la pièce de votre collection dont vous êtes le plus fier ?

J'achète même parfois aux enchères !

Si je devais sauver une seule œuvre, ce serait celle de Sade. Je l'ai aimé très tôt. Il a été un déclencheur sur ma façon de voir. Il ne m'a pas fait, mais il m'a marqué. Voyez cette pile, je l'appelle « ma sculpture » : huit reliés en cuir du Marquis ! Ma première collection.

■ Quel est votre livre de chevet du moment ?

Je n'en ai pas en ce moment. Mais si je devais en conseiller un, il serait de Charles Bukowski. Je connais son histoire, car encore une fois, je m'intéresse aux hommes qui font ce que j'aime. Bukowski peut être particulier à lire, mais c'est son style. On dirait qu'il cherche son « truc ». Tel un feu d'artifice, il commence à créer ses couleurs. Et tout à coup, il réalise le bouquet. Il est très fort pour ça. C'est ce que j'aime. Il faut commencer, je pense, par *Je t'aime Albert*, un recueil de trente-six nouvelles, assez noires.

Il ne faut pas oublier que Bukowski considérait Céline comme le plus grand auteur français de tous les temps. Il admirait, entre autres, *Voyage au bout de la nuit*, le premier roman de Céline.

■ Quel est le dernier livre qui vous ait plu ?

Un bouquin qui m'a laissé des traces, c'est *Le parfum*. Mais il y a aussi eu Aragon. Et Paul Géraudy ! J'ai relu *Toi et moi* il y a peu, et ce livre m'a scotché à nouveau. C'est une très belle poésie. Ce sont des lectures fortes, que je choisis.

■ Et l'auteur qui n'a pas su vous happer ?

Djian. Tout simplement parce que, dans la vie, il y a des moments pour tout... et que je n'ai pas encore trouvé le bon moment pour apprécier ses écrits.

■ Si vous deviez vous qualifier en un seul mot, lequel serait-il ?

Inconscience. Car l'inconscience est mon lit, je pense. C'est cette part qu'il faut pour écrire. Sinon, il y aurait les mots magie, surréaliste. Ou bien encore fétichiste, car je le suis avec les livres. Je me qualifierais aussi d'inventeur, un peu menteur.

Ou tout simplement le mot « mot ». À ce propos, j'adore Internet. Je passe mes nuits à lire des citations, je chine les mots pendant des heures. Internet... et la place Saint Sulpice, avec tous ses bouquinistes. Il y a toujours des connaisseurs qui me racontent. Et j'aime que l'on me raconte.

Le mot de la fin : je dirais qu'un livre ne nous fait pas, parce qu'on lit ce qu'on est. ■